

Feuilleton

Les Mystères de Montréal.

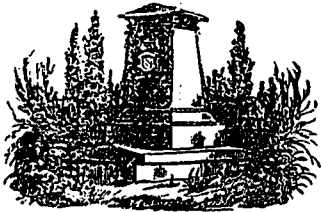
(Suite.)

Avenant la mort du vicomte sans héritiers, la fortune toute entière doit retourner au marquis de Malpeque ou à ses collatéraux. Lorsque vous avez quitté la Baie des Chaleurs, j'ai cru remarquer que la santé de votre fils s'affaiblissait. Le médecin de l'endroit m'a dit qu'il avait dans la poitrine le germe de la maladie qui devait l'emporter. La semaine dernière l'échevin Thibault de Montréal, était à la Baie des Chaleurs.

Il allait faire des discours aux Acadiens du Nouveau-Brunswick, sur la loi des Ecoles. Il m'apprit que votre fils était atteint d'une maladie mortelle et que l'on désespérait de sa guérison.

A cette nouvelle je me décidai à partir immédiatement pour Montréal.

Avant de me mettre en route je m'agenouillai près de la tombe de M. de St. Simon, et je demandai au ciel de prolonger la vie de votre enfant, l'espoir de votre race.



TOMBE DE M. DE ST. SIMON.

J'avais une longue route à parcourir avant d'arriver à la première station du chemin de fer intercolonial. Je recueillis tous les documents relatifs à votre famille, je fis seller ma jument et je dis adieu à ma femme.



A DIEUX DE M. CARAQUETTE A SA FEMME.

En arrivant à Montréal, je me rendis chez M. Liboire Mahou, le notaire de la famille de St. Simon.

Je lus pour la première fois un codicille au testament de mon ancien ami.

Une clause m'obligeait dans le cas du décès de votre enfant d'aller faire moi-même les inscriptions nécessaires sur les registres de l'état civil et de procéder immédiatement à l'exécution des dernières volontés de M. de St. Simon.

Je n'ai pas voulu vous troubler pendant la maladie du jeune vicomte. Tous les jours je me suis promené sur la rue près de votre résidence, tous les jours j'avais des nouvelles de sa chère santé. Aujourd'hui, sachant que la mort de votre enfant.....

—La mort de mon enfant! interrompit le comte de Bouctouche, Mais, monsieur Caraque, je vois que vous avez été mal informé. Du reste je ne m'explique aucunement l'excès de zèle que vous portez à l'exécution du testament de M. de St. Simon.

—Monsieur le comte de Bouctouche ne vous faites pas d'illusions. Vous avez vécu jusqu'aujourd'hui dans un luxe et un faste qui vous aveuglent sur votre situation. Je ne veux pas qu'après la mort de votre fils vous soyez laissé dans la débâcle. Trois ou quatre mille dollars vous seront comptés par moi afin que votre épouse ne souffre point des atteintes de la misère. Je ne désire pas faire d'éclat et je suppose que vous êtes un homme trop intelligent pour nous lancer dans des contestations judiciaires à propos d'une succession.

—Savez-vous, M. Caraque, que votre conversation est loin d'être agréable. Tenez, vous me sciez le dos avec un latte. Je ne suis pas pour me laisser enfièvre par un homme de votre espèce. Si vous ne fichez pas votre camp au plutôt de chez moi, je vais vous faire passer par cette fenêtre.

—Ah! ah! dit M. Caraque, c'est sur ce ton que vous le prenez! Je pars, mais vous aurez bientôt de mes nouvelles.

L'homme au chapeau de castor gris sortit de chez le comte en grommeant quelques paroles inintelligibles et se dirigea vers le faubourg Québec en faisant des moulinets avec sa canne.

III.

OU LE COMTE COMMENCE A AVOIR PEUR DE L'HOMME AU CHAPEAU DE CASTOR GRIS.

Vers dix heures le soir du même jour, une voiture de louage s'arrêta devant la résidence du comte de Bouctouche. Une dame enveloppée d'un châle, une servante portant un enfant dans ses bras et le comte montèrent dans la voiture et baissèrent les stores. Le cocher fouetta ses chevaux qui se lancèrent au trot en montant la côte à Barron.

Le comte et la comtesse avaient pris toutes les précautions pour ne pas être reconnus sur la route.

La servante qui portait le petit vicomte sur ses genoux n'était autre que Ursule, l'amante de Bénoni.

La voiture suivit les rues Sherbrooke et St. Laurent et passa à toute vitesse à travers le village St. Jean-Baptiste.

Le cocher ne ménageait pas les chevaux et leur faisait tenir un train de quatre lieues à l'heure.

Une dizaine de minutes plus tard l'équipage du comte était sur le chemin du Sault.

L'équipage du Comte de Bouctouche se lança ensuite sur la route de Ste. Rose.

L'atmosphère commençait à se voier dans l'intérieur de la voiture et le comte fit relever les stores et baisser les glaces afin de donner accès à l'air du dehors.

Ursule qui était assise en face de la comtesse, le dos tourné au siège du cocher, jeta un regard au dehors et vit au clair de lune un nuage de poussière qui s'élevait

sur la route à deux ou trois arpens en arrière de la voiture. Elle dit à la comtesse: Madame je crois qu'il y a une voiture par là-bas qui cherche à nous passer.

Le comte sortit la tête de la voiture. Il vit un dog-cart dans lequel était une seule personne.

Cette dernière modérait l'allure de son cheval et semblait ne pas tenir à passer la voiture du comte ni à s'en rapprocher de trop près.

Le cocher d'après les ordres du comte arrêta ses chevaux à la première hôtellerie de Ste. Rose et y fit boire ses chevaux.

Le dog-cart continua sa route un peu plus loin il s'arrêta près du pont.

La personne qui était dans cette petite voiture portait un feutre aux larges bords rabattu sur ses yeux. Sa bouche et son menton disparaissaient sous une barbe épaisse et rousse.

En passant près de l'hôtellerie où était entre le comte l'inconnu ne tourna pas la tête et il continua sa route comme un voyageur qui connaissait parfaitement le district.

Le comte paraissait très intrigué par l'arrivée de cet étrange personnage.

Il s'était placé dans l'embrasure d'une fenêtre, et avait écarté discrètement un coin des rideaux en tapisserie qui masquaient le châssis.

Il n'avait jamais rencontré auparavant l'homme qui était dans le dog cart et ses traits lui étaient complètement inconnus.

Il se mordit pourtant la lèvre inférieure et frappa avec le manche du son fouet la tige d'une de ses bottes à l'écuynère?

Si c'était un limier lancé sur sa piste par M. Caraque.

Le comte fit résonner un timbre sur une table au milieu de l'appartement.

Le commis de bar parut et le comte lui commanda des rafraichissements.

La comtesse prit un verre de vin chaud et Ursule se contenta d'un peu de gin. Le comte prit un verre de citron avec un peu de siphonnette et paya la consommation.

En partant il demanda au propriétaire de l'hôtel s'il avait vu passer l'homme dans le dog-cart.

L'hôtelier dit que l'individu devait être un étranger dans ces parages; car c'était la première fois qu'il le voyait passer?

Le comte et la comtesse et Ursule avec l'enfant remonteront dans la voiture dont les chevaux repriront un train de quatre lieues à l'heure.

En passant sur le pont de Ste. Rose, l'allure des chevaux fut tempérée. Les glaces de la voiture avaient été baissées et la brise du soir venant de la rivière rafraichissait sensiblement l'intérieur du véhicule.

Tout à coup, pendant que la lune était voilée par un nuage qui passait, les personnes qui étaient dans la voiture, entendirent un bruit étrange et quelque chose de noir entra dans la voiture et tomba sur la figure du vicomte qui était endormi sur le genoux d'Ursule.

La bonne mit la main sur cet objet étrange. Elle toucha quelque chose de froid, de velu et de visqueux. Elle poussa un cri déchirant.

—O, Mon Dieu, madame! Une "souris chaude," une "souris chaude" collée sur le visage du petit!

La comtesse poussa un soupir, pâlit et s'évanouit:

Le comte enleva l'oiseau nocturne de la figure de son fils et le jeta hors de la voiture en disant:

—Voilà un sinistre présage!
(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 27 MARS 1880.

Correspondance de Ladobauche.

Bytown 24 Mars, 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

Comme je te le disais dans ma dernière, je me suis rendu chez Johnny, pour lui tirer les vers du nez.

Lorsque je suis entré chez lui Robitaille et Chapleau étaient dans son bureau. Ces messieurs étaient en train de se disputer à propos des affaires de Québec. La chicane paraissait prise depuis assez longtemps et Johnny devait décider qui avait raison.

La discussion roulait sur des changements qu'on se proposait de faire dans la boutique de Québec. Écoutons leur conversation.

JOHNNY.—Vous parlez tous ensemble depuis un quart d'heure et je ne comprends pas un mot de ce que vous baragoiniez. Parlez l'un après l'autre, s'il vous plaît.

ROBITAILLE.—Si j'ai pris la peine de me rendre à Bytown, c'est parce que je ne sais plus où donner de la tête à Québec. Le diable est aux vaches par chez nous. C'est aussi pire si c'est pas plus pire que du temps de Luc. Je m'accorde plus avec mes hommes. Chacun tire de son côté et personne ne veut écouter.

JOHNNY.—J'ai assez misère à runner la concern de Bytown et je peux plus m'occuper de vos affaires. Tachez de régler la chose ensemble.

ROBITAILLE.—J'ai fait tout mon possible et les choses se sont tellement envenimées que je me suis décidé à venir vous trouver.

JOHNNY.—Voyons. Parlez, mais tâchez d'être courts.

ROBITAILLE.—D'abord, comme vous savez, lorsque vous m'avez nommé boss de la boutique de Québec, j'avais Joly pour foreman. Il y avait longtemps qu'il "botchait" l'ouvrage avec ses amis et j'ai respiré un peu lorsque je l'ai vu décamper. Chapleau est arrivé. Il a commencé à organiser la boutique, mais malheureusement il n'a voulu suivre les conseils de personne. Il a voulu faire à sa propre tête. Il avait le droit de donner de l'emploi à cinq compagnons. Parmi ses amis il y en avait au moins une vingtaine qui avaient fini leur apprentissage et qui pouvait avoir